

les jours qui devaient, en leur livrant Varey, leur permettre d'enlever leurs troupes à ce foyer de désordre et de corruption. Il n'était pas probable, il n'était pas possible que le Dauphin pût envoyer du secours à la malheureuse forteresse, et ce secours arrivât-il, quel espoir de lui voir traverser les lignes de l'armée de Savoie pour ravitailler les remparts ou oser livrer bataille à toute la noblesse de la Bourgogne et de la Savoie ?

D'ailleurs les éclaireurs disséminés dans la plaine ne signalaient aucun danger, et le poste avancé, retranché dans le vieux camp des Sarrasins, dormait plein de la sécurité la plus profonde, en attendant qu'on vint le relever de cette position plus monotone que périlleuse, au sein de laquelle les soldats paraissaient n'avoir à redouter que le désœuvrement et l'ennui.

Cependant les aventuriers, habitués à toutes les vicissitudes et aux surprises de la guerre, gémissaient de voir cette confiance aveugle qui pouvait livrer l'armée la plus nombreuse à un ennemi déterminé. Avec eux et à leur tête, le Brabançon, toujours en armes, veillait à la sûreté de cette foule trop oublieuse du péril, et chevauchant sur son grand coursier de Flandre, cherchait à s'assurer par lui-même que les Dauphinois ne rôdaient pas dans les environs. Parmi les chefs Beaujeu, Chalant, Granson, Quibourg, protestaient, par leur vigilance, contre l'insouciance commune et paraissaient seuls avoir souci de l'avenir ; le duc de Bourgogne, entouré de courtisans, s'applaudissait, au sein d'opulents festins, d'avoir fait venir les meilleurs vins de ses Etats, celui de la Bresse n'ayant pas sa faveur ; le comte de Savoie, de son côté, s'enorgueillissait d'avoir fait une conquête, mais ce n'était pas d'une forteresse redoutable qu'il s'était rendu possesseur ; aussi prompt au plaisir qu'à la bataille, il oubliait, dans des amours passagères, qu'il était responsable de la vie des